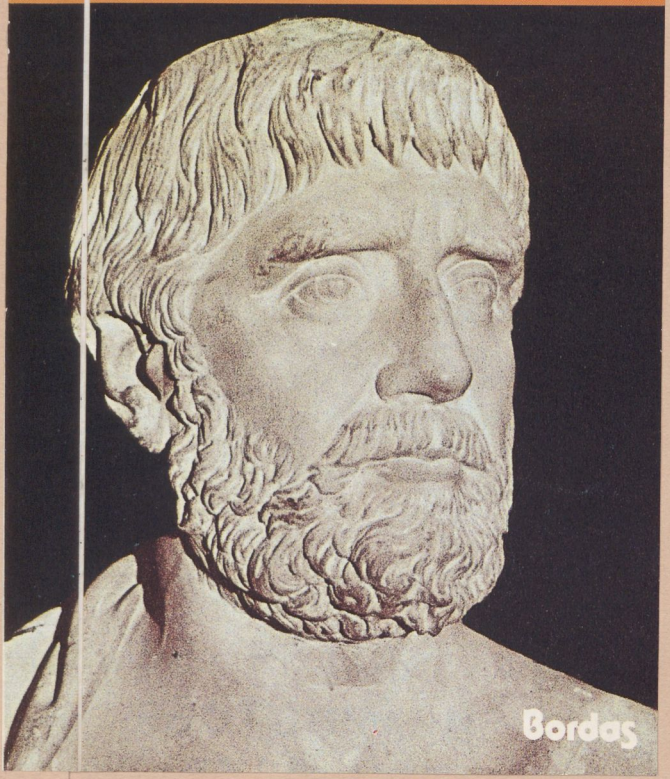
R
9 2 L 08
(8)

POUR CONNAITRE

LES PRÉSOCRATIQUES

Gérard Legrand



Bordas

96

4
39_10

Pour connaître

LES PRÉSOCRATIQUES

8°R
92408
(8)

1

POUR CONNAÎTRE

ISSN 0298-8984

LES PRÉSOCRATIQUES

PAR

Gérard Legrand

Collection dirigée par Georges Pascal

Bordas

69

DI - 26-03-1987 - 10727

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Gauguin, 1966.
Vocabulaire de la Philosophie (Nouvelle édition entièrement refondue), 1986.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Préface au Système de l'Éternité, Losfeld, Paris, 1971 (Épuisé).
Sur Œdipe (Anatomie de la Mythologie), le Terrain Vague, Paris, 1973.
André Breton en son temps, le Soleil Noir, Paris, 1975.
Giorgio De Chirico, Filipacchi, Paris, 1977.
Dossier Breton, Belfond, Paris, 1977.
Cinémanie, Stock, Paris, 1979.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Couverture : Buste de Thalès (v. 640 – v. 547 av. J.-C.).
Coll. Mansell, Londres.
Ph. © P. Tréla - Artéphot.

Maquette de couverture : Jérôme Lo Monaco.

© Bordas, Paris, 1987.
ISBN 2.04.016296-8

"Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit, ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans une but d'exemple et d'illustration."

PRÉFACE

« Dans le monde grec, l'universel se présente d'abord très simplement. Il s'oppose au monde concret, mais il passe (aussi) pour le terrain commun du monde concret et de ce qui est en soi. Or, ceci n'est pas un au-delà, mais l'universel du présent, et ce présent est considéré comme se trouvant dans ce qui est en soi, c'est-à-dire que ce qui est universel en soi est la vérité des objets. »

Hegel.

« Je ne puis me lasser d'évoquer cette série de penseurs, dont chacun porte en soi cette inconcevable particularité, et éveille cette même stupéfaction, par la possibilité de vie qu'il a su découvrir pour lui seul [...] *Il me semble que les Grecs ultérieurement en ont oublié la meilleure partie : et quel peuple pourrait prétendre qu'il l'a retrouvée ?* [...] *De toute façon, je pense que ces considérations se termineront toujours par ce cri : Qu'ils étaient beaux ! »*

Nietzsche.

Qu'est-ce que la philosophie ? Il pourrait paraître dérisoire ou présomptueux de poser cette question au seuil d'un ouvrage d'initiation, si précisément nous n'allions parler de ceux qui « répondirent » pour la première fois. Et cela prendra une dimension nouvelle si nous ajoutons : en y répondant, ils ne se la posèrent point comme une « question » sinon implicitement et transitoirement.

Ou bien il est banal de dire que toute lecture d'un philosophe ou d'un courant philosophique « aboutit » à cette question. Mais on ne peut l'éluder à propos des Présocratiques, puisque, si l'un d'eux a inventé le mot, tous ensemble ont inventé la chose.

Il y a en effet deux manières de concevoir les « questions » généralement regardées comme philosophiques. On peut admettre qu'elles « reçoivent » au cours des siècles des « réponses variées », et que l'exactitude ou plutôt l'ingéniosité des réponses — la variété excluant l'exactitude, et réciproquement — est le « but » de la philosophie, qui prend place alors dans la catégorie des jeux de société. Il est bien entendu que jamais nulle « vérité vraie » ne sera atteinte, qui mettrait fin à la partie. Le *doute* est donc élevé à la hauteur d'une vertu pour les joueurs. Mais on peut admettre aussi que les réponses ne sont pas une fin en soi, que leur connaissance permet la *construction* de quelque chose de « certain ». La certitude est alors la coïncidence entre une conviction « énonçable » et une singularité « irréductible », le dernier adjectif donnant tout apaisement à ceux qui croient qu'il y a des philosophies en face ou au sein de la philosophie. C'est ce qu'impliquent, pensons-nous, à la fois l'étymologie du mot « philosophie » et l'histoire authentique de ce que ce mot recouvre.

Comment se présente la philosophie à l'état « natif », comme on parle du cuivre, du soufre *natifs*, c'est-à-dire pour un Grec ? D'une part, comme la recherche (et la découverte, affirmation ou invention) d'un « premier principe » (traduisons provisoirement ainsi le mot grec ἀρχή), *commun* à ce que nous séparons sous les noms de « monde sensible » et de « réflexion » ou « intériorité ». D'autre part, — et plus manifestement, ou plus spécifiquement — comme la recherche amoureuse de la *Sagesse* (φιλο-σοφία), celle-ci devant faire (pour nous) l'objet d'une définition (toute proche). Mais la distinction que je viens d'introduire n'avait *aucun sens* pour un Grec, spécialement pour un Présocratique[1]. À l'âge pré-

1. Je ne puis ici qu'esquisser ce point de vue. Certes, pour tout philosophe digne de ce nom, l'homme disparaîtrait, que les choses n'en continueraient pas moins d'exister. Sans cependant être. Ou plus exactement, elles continueraient à être sans plus avoir d'essence ; elles ne seraient plus que « de l'être » indiscernable. L'être, séparément du « de l'être », consiste en « s'identifier » ou « fabriquer de l'identité » à une idée (pas forcément « platonicienne » !). Et seul l'homme, parce qu'il parle, peut assurer cette opération. Aussi est-ce délibérément que nous paraissons prendre le contre-pied du rapport « être-exister », tel qu'il sous-tend la pensée de Heidegger. Pour nous, une « ontologie » ne saurait être que *métaphysique*, c'est-à-dire écarter « à titre temporaire » *l'humain* comme point de départ ou comme issue prédéterminée. Nous verrons que Parménide a aperçu « le premier » la nécessité de l'idée, et Héraclite sa « possibilité

intellectualiste, qui se clôt avec les « épigones » de l'Académie platonicienne, la connaissance « intellectuelle » du premier principe reste la condition et le moyen de la *Sagesse*.

Même Épicure, qui ne se soucie plus guère que de morale, devra « déterrer » une physique, celle de Démocrite; même les Stoïciens devront parachever la « dégradation » de la métaphysique en physique, pour assurer la transformation du « contentement » en ataraxie. De sorte que pour un Grec, en général, on peut dire que la philosophie consiste à fournir un texte *correct* de la question « Qu'est-ce que la philosophie ? » et à lui donner une réponse *adéquate*.

Pareille « mise en question » fait-elle suffisamment « moderne » ? Il est devenu banal, dans le peuple des philosophes, de « s'angoisser » sur la nature même de la pensée. Gardons-nous de croire que c'est la « naïveté » des commencements qui suggéra jadis ce point de vue, car enfin les Grecs ne s'en tinrent pas à questionner; même Socrate fournissait des réponses. Alors qu'à « critiquer » leurs réponses, au lieu de les récapituler « sagement », nous n'avons peut-être abouti qu'à des questions vides d'espoir, ou plutôt de *sens*[2]. Ainsi, la philosophie est assez définie, fût-ce négativement, comme un « Discours » qui écarte « tout ce qu'on dit sans prendre discursivement conscience ni rendre discursivement compte de ce que l'on fait en le disant, ou de ce que l'on est soi-même dans la mesure où on le dit » (Kojève). Et la puissance du génie grec fut telle que cette définition, encore toute « pratique », fut d'avance « contestée » (aux fins de retouche) par ses promoteurs mêmes, au profit d'un style qui tendrait à « englober » tout ce qu'on disait en prenant conscience — notamment de ce qu'on dit — et en rendant compte discursivement du sens uni-total de son propre Discours (celui-ci impliquant une attitude « éthique » dans un Monde dont le philosophe n'était pas « retiré », fût-ce pour le mettre « entre parenthèses »).

infinie ». En dernier ressort, l'Idée absolue est elle-même identique à une identité dialectique, dont le *Même* de Parménide et le *Logos* d'Héraclite seraient les deux termes encore disjoints. Mais voici le remarquable : le *Poème* de l'un et les « dires » de l'autre ont un seul but, le *repos*, qui suppose qu'on « surpasse » les opinions contradictoires et ennuyeuses de la foule.

2. Lénine aimait à dire : « Un imbécile peut toujours poser dix fois plus de questions que dix sages, dans le même temps, ne pourraient en résoudre. »

Eh quoi, diront certains, les Grecs sont-ils aussi éloignés de nous que, par exemple, les cultures précolombiennes, d'ailleurs chaque jour « rapprochées », elles aussi, de nous par des exposés médiatiques diversement ingénieux ? Voyez au contraire comment l'histoire de la philosophie (elle-même réduite à l'enseignement de la philosophie, ou plutôt à l'enseignement de cette histoire...) se déroule quasi « sans accrocs » depuis A jusqu'à Z. En ce qui concerne les Présocratiques, est-il si difficile de connaître leur pensée, puisqu'elle a tout juste consisté à « ébaucher » les problèmes que nous savons n'être que prétextes à nos propres « variations » ?

Si j'ai dit depuis A jusqu'à Z, c'est pure clause de style. Tout le monde admet que la philosophie en tant que telle est moribonde, que sa tâche est assurée par les différentes sciences (y compris la « théologie ») et que tout ce qui lui reste à faire est de leur proposer une « épistémologie » prudente, raccordée on ne sait trop comment à une morale « humaniste ». La variante « marxiste » de cette attitude consistait, il y a peu encore, à souligner cet humanisme (inoffensif, et même légitime face à certaines offensives « néo-païennes »), ce qui justifiait une interrogation circulaire sur le « statut marxiste »... de la philosophie elle-même. Quant à l'autre extrémité de l'horizon, la cause est aussi claire. L'expression même de *Présocratiques* dit bien ce qu'il faut entendre : la philosophie commence avec Socrate, précédée simplement par une préhistoire attendrissante comme tous les balbutiements de marmots en qui se « préparent » les réussites de l'âge adulte.

Tel semble être demeuré le point de vue des *historiens*, pour lesquels il n'y a pas de différence d'intérêt entre les diverses phases du passé (du moins à l'intérieur de la tranche étudiée par chacun d'eux). Seuls comptent « l'enchaînement » de ces phases, et la possibilité d'en juger d'après nos critères, eux-mêmes historiquement situés (mais cette contradiction ne semble pas embarrasser grand monde). Aussi bien la « remise dans le contexte » équivaut-elle, en général, à renvoyer au néant dont on les a fait surgir l'œuvre ou l'homme étudiés. Ainsi l'histoire reconstituée redévore l'histoire à reconstituer en attendant une nouvelle reconstitution.

Mais si nous sommes philosophes, nous ne nous contenterons point de cette impartialité sépulcrale (et, dans la pratique, tout aussi « relative » que celle qu'on réclame de nous). Il n'y a pas de jugements d'importance à déduire d'un prétendu *continuum* dans l'histoire des « idées ». Tout ce *continuum* se réduit en effet à une lutte, déjà évoquée par Platon, avec un mélange lui-même grandiose de sérieux et d'humour, comme une *gigantomachie*[1]. Lutte coupée en outre par de longs et mornes armistices où, en dépit d'un bouillonnement superficiel, il ne se passe rien. (Il se pourrait que, d'une façon très générale, nous vivions une époque de ce genre.) Dans la philosophie comme dans la politique, « la force a tour à tour donné l'empire aux principes opposés, et aucune de ces victoires n'a eu la puissance d'anéantir sous le poids du fait accompli les principes vaincus. Loin d'abdiquer, ils se sont relevés, dans l'ordre intellectuel, toujours absolus et irréconciliables »[2].

La doctrine la plus pauvre, la plus confuse, tout comme la leçon la plus riche et la mieux articulée, — le Discours philosophique « quel qu'il soit » — ne se fondent point sans un *coup de force*. Il faut simplement se garder de l'illusion du « progrès » en philosophie. Si, par progrès, on entend une amélioration constante et interminable de quelque connaissance, il n'y a pas de progrès en philosophie. Le progrès n'y est que le mouvement même du déploiement et de la reconstruction. Ce mouvement n'est sans terme que si l'on confond l'histoire *philologique* de la philosophie avec la philosophie (ou encore l'histoire « tout court » avec l'histoire *philosophique*). Toutes ces disciplines respectables ne peuvent décider du progrès d'une activité dont l'articulation aux images successives que l'humanité se donne de son « progrès » est fort peu claire, même aux yeux de certains philosophes (qui ont sans doute « tort » de rappeler sans cesse la philosophie à son sens *original*, mais là n'est pas la question). Le développement philosophique n'est qu'un *affinage* méthodologique, sinon technique — ou littéralement un *développement* de ce

1. Il faut ici renvoyer à une très érudite et fort belle étude de Lucien Braun, *Histoire de l'histoire de la philosophie*, Ophrys, Paris/A.E.U., Strasbourg, 1973.
2. Alfred Sudre, *Histoire de la souveraineté, ou Tableau des institutions et des doctrines politiques comparées*, Paris, 1854, t.1.

qui était « enveloppé », ou un développement photographique de ce qui avait été saisi (au flash).

Bien entendu, nous n'irons pas jusqu'à contester la possibilité d'entreprendre une « histoire des idées (philosophiques) ». C'est à tort que l'audace de certains philosophes à cet égard passe pour de l'outrecuidance. Il semble qu'il y ait là un malentendu, fortifié par le scepticisme universel d'aujourd'hui. C'est Aristote qui, le premier, a inauguré l'histoire de la philosophie comme menant à lui-même — Aristote — à partir de lieux communs transmis par une tradition vivante encore de son temps, tel celui qui fait de Thalès le « fondateur » de la philosophie. On ne saurait le lui reprocher, car l'histoire a montré que les doctrines ultérieures du monde gréco-romain n'ont fait effectivement que réélaborer le matériel de Platon et d'Aristote, voire de Parménide et d'Héraclite. Par contre, on peut lui reprocher une condescendance dogmatique à l'égard des « ancêtres » qu'il étudie et réinterprète : défaut auquel échappera Hegel quand il reprendra un dessein analogue, « ordonné » par la conviction implicite où il est que la « fin de la philosophie » culmine en sa propre « philosophie du Jugement Dernier », lequel *n'est pas*, ou pas seulement, l'Histoire, quoi qu'on en ait dit. (Là encore, on attend la démonstration que quelque chose de *radicalement neuf* se soit passé en philosophie depuis la mort du philosophe Hegel). Mais ni Hegel ni même Aristote n'ont pour autant considéré que le passé de la philosophie était une simple galerie où toutes les reliques ont la *même valeur égale à zéro* : ce qui est la tendance subconsciente de nombre d'« historiens des idées », au nom d'une prétendue objectivité critique.

Il y a dans « l'histoire de la philosophie » des lacunes, des régressions, des fausses gloires, des voies de garage, et d'injustes mépris. Il y a aussi des exécutions péremptoires dont les victimes se portent à merveille, et des réhabilitations d'un intérêt douteux. Et ne parlons pas de la répartition des philosophies par écoles nationales, qui a prévalu jusque dans les années cinquante, avec toutes les implications nationalistes, sinon racistes, qu'on imagine. L'intégration de cette « histoire » à l'histoire générale, voire « culturelle » ; comme si les marchands, les militaires, les biochimistes avaient pour

occupation permanente, ou ultime, de se demander : « Qu'est-ce que le commerce ? Qu'est-ce que l'armée ? Qu'est-ce que la biochimie ? »

Au contraire, arrachons à l'oubli, tout de suite, un détail important. Selon le *style grec*[1], la philosophie culmine avec (et même se réduit à) la métaphysique : « La science du philosophe, dira encore Aristote, est celle de l'être en tant qu'être, pris universellement et non dans l'une de ses parties » (*Métaphysique*, K, 3, p. 1060b).

Que suppose-t-elle ? L'intuition ou plutôt le saisissement de l'*être* (en tant que fondement aveugle mais déjà irréductible de tout concept) comme de quelque chose dont on peut (et dont on désire) *parler*, en même temps que de l'unicité de cet être, quel que soit l'examen ultérieur de cette unicité. Le Discours — la parole — doit donc être *un* lui-même, et, comme il se contredirait, se ruinerait en étant émis dans le seul but de se taire ensuite, il doit être « interminable »[2]. Mais, comme ainsi il perdrait tout *sens* (car qui dit sens, dit point d'arrêt, quand ce ne serait que le temps de s'assurer de ce sens) ou, si l'on veut, tout rapport à l'être, il doit s'imposer à la fois comme « interminable » et « terminé ».

La philosophie consiste alors en l'essai (et possiblement la réussite) d'un Discours tel qu'il suffise à ce que l'individu qui le profère — tout en ayant la plénitude de la conscience de soi — parle aussi de tout (le reste, ou ce qu'il veut, peu importe ici), sans que son discours se contredise ou contredise la plénitude en question. Ceci « écarte » les « contenus » des diverses doctrines, ou *bouteilles* étiquetées « réalisme » et « idéalisme », ou encore « matérialisme » et « rationalisme », bien que l'emploi polémique de ces oppositions ne soit pas inutile pour aider à décanter une *ontologie monotone*. Une

1. Expression qui n'implique nullement une totale uniformité entre les penseurs considérés : même si l'on refuse de tenir la métaphysique pour une simple « œuvre d'art », il faut admettre avec Paul VALÉRY que les philosophies sont inséparables des philosophes, quant à leur *mise en forme*. Le danger auquel nul ne peut se flatter d'échapper *a priori* est de « privilégier » finalement les portraits de philosophes sur les philosophies, au point que ceux-là font oublier celles-ci.

2. Les « Discours » partiels, notamment techniques, peuvent se targuer d'être non contradictoires, mais n'échappent jamais à la contradiction de n'exister que pour disparaître, s'anéantir dans la « réalisation » de ce qu'ils décrivent ou recommandent. Tout au plus, chose curieuse, désignent-ils et possèdent-ils cette finalité. L'émergence de tout « Livre » apparaît dès lors, et déjà chez Héraclite, fondamentalement ambiguë.

telle ontologie, qui ne se contenterait pas d'être science de l'être en général, et encore moins de ses conditions — ce que depuis Kant une « pente invincible » l'attire à être *seulement* —, mais bien science de l'Être absolu (ou « tout court ») et seulement *ensuite* de l'être en général (et en particulier), articulerait en un tableau unique les quatre acceptions scolastiques de l'être : absolu, essence, existence et prédicat. À ce propos, on écartera, quitte à y revenir à propos de Parménide, l'objection bien connue selon laquelle la langue grecque, en l'espèce celle des Présocratiques, « confond » la fonction copulative et les fonctions existentielle et essentielle du verbe *être*. La virtuosité des linguistes s'est là-dessus donné libre cours, sans que la philosophie ait rien à en apprendre, la notion même de « fonction » n'ayant pas le même sens en philosophie que dans le (prétendu) langage courant, et la confusion ayant surtout lieu dans le cerveau de ceux qui croient la découvrir. Nous n'accepterons pas davantage l'intrusion de la « logique symbolique » qui s'accorde *a priori* pour irréductibles la fonction d'existence ($\exists$) et les trois fonctions elles aussi « irréductibles » de l'identité ($=$), de l'appartenance ($\in$) et de l'inclusion ($\subset$) prêtées au verbe *être*. Outre qu'une autre linguistique, une autre logique peuvent contredire cette formalisation-là, et en proposer une autre (où, par exemple, l'inclusion serait un cas d'appartenance, ou bien l'inverse), tout cet arbitraire a été suffisamment dénoncé, en dernier lieu par Heidegger, pour qu'il soit inutile d'y revenir.

Or, le développement ultérieur de la philosophie a montré que la cohérence du Discours par rapport à lui-même suppose (depuis Kant) que le Discours est aussi un discours sur lui-même (ceci indépendamment des conséquences limitatives, personnelles, que Kant aura tirées de sa découverte). Bien entendu, les Présocratiques n'ont pas eu la maîtrise de ce développement, mais tout persuade qu'ils en eurent mieux que le pressentiment. Car la philosophie des Grecs, cette *première philosophie*[1], est bel et bien une *philosophie pre-*

1. Les anciens ouvrages d'éducation parlaient de la philosophie des Hébreux, des Perses, des Chinois et même des Druides. Il ne s'agit jamais que de maximes de morale et de politique, plus ou moins étroitement unies à des conceptions religieuses ou à des abstractions formalistes. En laissant de côté la philosophie juive, qui n'a pu se

mière. Il faudrait en finir avec la légende « pieuse » selon laquelle c'est par hasard qu'Andronic de Rhodes rangea, on intitula, parmi les livres d'Aristote, τὰ μετὰ τὰ φυσικά, « après » ceux intitulés φυσικὴ ἀκρόασις, « *la Physique* » (c'est-à-dire les sciences naturelles générales). Le soubassement indéniablement « physicien », ou plutôt naturaliste, et même naturel, de la pensée présocratique, se réduit au fait que les agglomérations d'Asie Mineure et de Grande-Grèce, à l'époque de leur plus grande extension, n'étaient jamais que des bourgades entre mer et montagne, exposées au soleil et disposant d'espaces verts : il aura laissé croire que les Présocratiques se souciaient seulement de cosmologie[2]. Mais les cosmologies ne manquaient pas à l'époque. Et personne ne contestera qu'elles aient « influencé » la naissance de la philosophie. Le surgissement de ce que, du même côté, on appelle volontiers pensée « rationnelle » (sans pouvoir dire exactement de quel « irrationnel » elle surgit, et contre quoi, puisque précisément c'est un surgissement), devient alors tout à fait inexplicable. Le « miracle grec », à présent décidément démonétisé, — expression maladroite d'un phénomène mal perçu par ceux-là mêmes qui la lancèrent — avait du moins le mérite d'une *spécification indispensable*, dont les autres exemples historiques de même envergure ne sont peut-être pas tellement nombreux.

L'évolutionnisme appelé depuis lors à la rescousse, parfois sous les aspects rassurants d'une phénoménologie réduite aux acquêts, aboutit à affirmer qu'il n'y a jamais eu de

développer qu'*après* la philosophie païenne et la révolution chrétienne, la seule exception serait l'Inde, s'il était réellement prouvé que des philosophes y ont réellement vécu et enseigné antérieurement à la venue des Grecs. Mais c'est extrêmement douteux, même si une tendance à la philosophie chez les Indiens, dès avant le bouddhisme, est indéniable. Quant à la Chine, elle paraît bien avoir connu, à l'époque même où la philosophie naissait en Ionie et en Grande-Grèce, une brève floraison *d'intentions* et de *techniques philosophiques* (discursives) dans ce qu'on nomme « ancien » ou « premier taoïsme » (Lao-tseu). Par suite, l'argument de Zénon « contre le mouvement », connu sous le nom d'*Achille et la tortue*, se retrouverait en termes quasi identiques chez Tchouang-tseu. Mais la pensée du Tao, qui reste mêlée de pratiques magiques, est vite retournée avec l'ensemble de la pensée chinoise à une « sagesse » de type traditionaliste.

2. La variante la plus intéressante de cette attitude réfère la naissance de la philosophie plus spécialement aux notions spatiales, voire spatio-temporelles, liées au développement de la πόλις contre les monarchies et oligarchies d'Asie Mineure : *cf.*, par exemple, l'espace isotrope, sinon homogène, d'Anaximandre (selon Jean-Pierre VERNANT, *les Origines de la pensée grecque*, P.U.F., 4e éd., Paris, 1981).

métaphysique « valable » hors les religions et qu'il n'y en aura jamais. Ce paradoxe, qui tire du positivisme le plus sûr garant de tous les fidéismes, n'est qu'apparent.

On écartera pareillement les lectures qui, par exemple, mentionnent l'*École éléate* comme s'étant vouée à la « critique » de la « connaissance ». Les Grecs n'eurent pas d'expression pour désigner la « critique », au sens précis de la chose depuis Kant, et s'ils n'avaient pas d'expression c'est qu'ils « ignoraient » la chose. Quant à la « connaissance » (ἐπιστήμη), c'est seulement avec Platon qu'elle *commence* à se codifier en tant que telle.

Même remarque pour les Ioniens : ils n'ont pas cherché à « fonder la science expérimentale » en opposition aux fables religieuses orientales, pour la simple raison que les observations techniques de certains d'entre eux « provenaient » de recettes plus ou moins rituelles transmises avec ces fables. Le « monde primitif », sur lequel ils travaillèrent, n'est ni seulement « scientifique » (il est encore embué de magie, et éprouvé comme discontinu au sein du continu), ni seulement magique (il comporte le rapport bi-univoque et nécessaire entre langage et pensée, sans fournir toutefois la clé de cette nécessité[1].)

D'une façon générale, quand nous projetons dans le passé nos modes d'explication, nous avons tendance à prendre l'effet pour la cause. On lit encore parfois que le maintien de l'esclavage fut chez les Anciens la conséquence du manque de progrès technique. C'est sous-estimer singulièrement la force d'inertie humaine, et prêter aux mœurs antiques un type de moralisme qui leur était étranger. Au contraire, lorsque l'esclavage devint un fardeau démographique en même temps qu'une invincible nécessité économique, cette contradiction poussa quelques chercheurs vers des progrès techniques trop tardifs et trop limités.

Et si nous commencions par le mot même de *Présocratiques*, en ce qu'il contient le nom de Socrate ? Pour s'en tenir

1. Selon J. Zafiropoulo (*Anaxagore de Clazomènes*, Les Belles Lettres, Paris, 1948), les Présocratiques auraient découvert l'ordre rationnel du Monde, mais l'auraient tenu pour « inapplicable » à la vie et à la réalité humaines. Selon S. Sambursky (*The Physics and the World of the Greeks*, Londres, 1956), ils furent simplement « incapables » de mathématiser leurs découvertes. Ces deux affirmations apparemment contradictoires obéissent au même modèle « moderne » (pseudo-relativiste) de « philosophie ».

à la scrupuleuse exactitude historique, on devrait dire *Antésocratiques* (avec Boutroux en 1877) ou parler de *Présophistique* (avec Éric Weil plus récemment). En effet, nous parlons de *préhistoire* pour indiquer ce qui (à tort ou à raison) nous paraît non seulement précéder, mais *annoncer* l'histoire et le progrès humain. On a même introduit entre la préhistoire et l'histoire une phase intermédiaire, la *protohistoire*. Or, Socrate ne nous est connu que par Platon. Les Présocratiques annoncent donc, en réalité, Platon, à condition de se situer dans une perspective dominée par le platonisme. Nous voici bien loin de l'objectivité.

Certes, en un sens, Socrate est le *dernier* des Présocratiques, et Platon n'est pas encore le platonisme. Mais, lorsque Socrate — n'importe ici si le personnage reconstruit par Platon est proche, en la circonstance, de celui « naïvement » entrevu par Xénophon (et « caricaturé » par Aristophane) — dit de Parménide « qu'il y a dans ses discours une profondeur tout à fait extraordinaire »[1], ou bien que, pour pénétrer Héraclite, « il faudrait un nageur de Délos », est-ce que cette fameuse *ironie* ne suggère pas presque tout ? Est-ce qu'elle n'annonce pas la singulière destinée de ces penseurs, au moins aussi grands que Socrate, mais refoulés (par le platonisme et le pseudo-platonisme) dans une *brume* illégitime ?

Nous n'accepterons donc que sous bénéfice d'inventaire la trop fameuse assertion de Cicéron, selon laquelle Socrate aurait « fait descendre la philosophie du ciel sur la terre ». Les Présocratiques n'étaient pas de purs esprits; ils vécurent au bord d'une mer plus coléreuse qu'on ne le croit, même alors restant par excellence la Mer « aux larges îles d'or, ce gouffre bleu d'où sort l'odeur des violettes »[2]. Et nous pouvons parfaitement nous adresser à ces vieux philosophes si nous voulons apprendre *ce qu'ils voulaient dire* ; par exemple :

« *Anaxagore dit que le but de la vie est la méditation et la liberté qui en découle; pour Héraclite d'Éphèse, c'est la*

1. « *Pour me servir des termes d'Homère,* ajoute Socrate, *il est à la fois respectable et redoutable* » (Platon, *Théétète,* p. 1842) ; or l'admiration de Socrate pour Homère est plus que sujette à caution. Quant au « nageur de Délos », on traduit parfois « un excellent nageur ». C'est oublier que Délos passait dans la mythologie pour avoir été une île flottante, et qu'un nageur capable de la rejoindre est donc tout à fait improbable.
2. Victor Hugo.

satisfaction » (Clément d'Alexandrie, dans Diels, 22 A 21, trad. Battistini).

Ce que nous savons d'Anaxagore autorise à ne pas séparer cette « méditation » de la contemplation, des corps célestes notamment ; quant à la « satisfaction » d'Héraclite[1] nous verrons qu'elle suppose une connaissance à la fois « métaphysique » et « physique », voire « morale », s'exprimant par des allégories ou des métaphores concrètes. Bref, nous tenons là une approximation suffisante de la « Sagesse » recherchée amoureusement par la « philosophie » : elle consiste en un « savoir » cohérent, et raccordé à un état de tranquillité intérieure « absolu » — les deux philosophes susnommés, au moins, ayant dû professer qu'ils avaient atteint leur « but ».

Cette « Sagesse » n'a rien à voir avec le scepticisme moralisateur plus ou moins souriant qui, sous le même nom et sous diverses formes, s'est développé, notamment en France, après que se fut brisé l'élan de la Renaissance : elle postule en effet un « savoir » *sûr de soi*. Et je n'abuse pas de l'argument étymologique · φιλοσοφία est bien la quête, l'activité de qui « cherche amoureusement » la σοφία (*Sophia*). Quand le vocabulaire se « constitua », ce dernier mot indiquait non le « savoir » ou la « sagesse », mais une sorte de science supérieure, probablement sélective[2].

Ce n'est déjà pas si mal ; toutefois les vrais amants de la sagesse durent prendre le vocabulaire tel qu'il était (ce que je suis en train de faire à mon tour).

« Dès le début, la Philosophie semble avoir exclu certains discours et ne prétendait pas à se les intégrer. Ainsi, par exemple, elle rejetait les instructions techniques destinées aux praticiens de toute sorte, les prières des hommes religieux [...] » (Kojève, *Essai*, p. 25). Ce n'est pas une des moindres « bizarreries » de la philosophie grecque que d'avoir très vite expulsé ce genre de travaux pratiques : Thalès

1. εὐαρέστησις, mot apparenté à ceux qui désignent « l'agrément », non moins que « le mérite » ou la « vertu ».

2. Une étymologie traditionnelle propose ici un rapprochement avec le mot latin *sapiens*, « qui a du goût, sage », et veut voir en *sophos* un « homme plein de goût, de finesse dans le discernement, un dégustateur, un essayeur ». Même en oubliant le rapprochement fantaisiste fait par Nietzsche avec *Sisyphos*, nom d'un rusé ancêtre d'Ulysse, il faut concéder aux spécialistes que la traduction antique de σόφος par *sapiens* n'a pas de fondement linguistique : l'origine du mot grec reste obscure.

ingénieur, Pythagore orfèvre, Socrate apprenti sculpteur, et c'est tout[1].

Pourtant les philosophes ne cesseront de « causer » avec les jardiniers, les courtisanes, les boulangers ou les artistes[2]. En ce qui concerne la religion, la position « ambiguë » de Pythagore est aussi exceptionnelle que révélatrice; le seul Empédocle passa pour magicien, et ce n'est pas un très grand philosophe[3].

« Mais on ne peut pas dire que la Philosophie excluait *tous* les discours pratiques ou censés être efficaces, car certaines philosophies cherchaient à intégrer des lois juridiques ou politiques, ou développaient elles-mêmes des commandements moraux. À l'inverse, on ne peut pas dire non plus que la Philosophie s'incorporait tous les discours théoriques prétendant à la vérité (Hérodote, Hippocrate). Pourtant presque toutes les philosophies s'intégraient des discours astronomiques (en les modifiant s'il y avait lieu) et certaines s'occupaient aussi des orages, des grêles et d'autres sujets du même genre » (Kojève, *ibid.*).

Cette situation s'est prolongée assez longtemps pour que nul n'en tienne plus les Présocratiques pour responsables, et l'ambition qu'elle traduit mérite mieux que le mépris sous lequel, à proportion de récentes tentatives « gnoséologiques »

1. Si, avec Serge Moscovici (*Essai sur l'histoire humaine de la Nature*, Flammarion, Paris, 1977), l'on traduit σόφος par « maître d'un art », voire par l'homérique δημιοεργός (« travailleur public »), il n'y a plus lieu de s'étonner que Thalès construise des « ouvrages d'art », qu'Anaximandre fabrique des gnomons (cadrans solaires), qu'Empédocle soit médecin, et que Xénophane soit un « ménestrel » [*sic*] (conformément à la détestable habitude moderne de rapprocher la Grèce archaïque du Moyen Âge). Mais on continuera de s'étonner qu'ils aient été *aussi* des *philosophes*, en un sens moderne, nous laissant des textes que nous pouvons « lire » comme s'ils avaient été écrits, sinon « hier », du moins au temps de Descartes, sinon de Kant (mais sûrement pas de Charlemagne).

2. Quant à l'esthétique, la célèbre phrase de Périclès (Thucydide, II, 40) — « Nous chérissons le beau dans la simplicité et nous philosophons sans nous amollir » —, n'est pas seulement un éloge des Athéniens, mais aussi une référence au « classicisme » grec à son point d'équilibre : Périclès avait été auditeur d'Anaxagore.

3. « La théologie grecque n'exigeant pas que les dieux fussent causes premières, ces philosophes, qui nous paraîtraient athées, pouvaient être très religieux » (A. Bouché-Leclercq, *l'Astrologie grecque*, Paris, 1889, ch. I). Sans doute est-il aussi simple de les supposer arelieux sans être antireligieux (encore voit-on poindre chez eux des « religions personnelles »), experts ou amateurs en diverses techniques sans être spécialistes, curieux originaux de la Nature tout en en admettant jusqu'à un certain point sa perspective traditionnelle.

et « cosmologiques » passablement pittoresques (genre Teilhard de Chardin), on l'accable souvent. Elle résultait du moins, à l'origine, d'une double volonté de ne pas se couper du concret et de se distinguer des autres « savants ». Du temps en effet des premiers « Philosophes », il y eut de prétendus « sages » (σοφοί) : mais c'étaient des moralistes empiristes issus de la tradition hésiodique, ou marqués par une expérience personnelle excitante (on classa parmi les « Sept Sages » Périandre de Corinthe, tyran incestueux et nécrophile !), bref des gens qui se dégageaient à grand-peine du conformisme où se perdait l'antique mythologie, lorsqu'ils n'essayaient pas d'en rénover l'esprit (Épiménide, Phérécyde). Quant aux « Sophistes », techniciens quelconques, puis professeurs d'éloquence, leur nom ne devint péjoratif qu'à l'époque où Socrate parut. Le mot de φιλόσοφος apparaît, sinon chez l'incertain Pythagore, d'abord chez Héraclite, ce que confirme Lucrèce, à sa manière :

« *Héraclite, le premier, leur maître, engagea le combat* (des philosophes que Lucrèce va « réfuter » doctrine par doctrine) ; *homme illustre (clarus), grâce à un langage obscur, parmi les Grecs, plutôt chez les têtes légères que chez les gens graves* [...] »

Après ces mauvais jeux de mots, le grand poète dira, à propos d'Empédocle :

« *Celui-là pourtant, et ceux dont j'ai parlé* (y compris Héraclite), *quoique découvrant souvent le vrai et le divin lorsque, du sanctuaire de leur cœur, ils donnèrent des réponses plus sages et bien plus sûres que n'en profère la Pythie sur son trépied, grâce au laurier de Phœbus (qu'elle mâche), cependant ils se sont effondrés en atteignant aux principes des choses, et, à ce point, par leur grandeur même, ils sont tombés lourdement dans une chute plus grande* »[1] (*De la Nature*, I, 639-641 et 735-742).

Une dernière « question » pseudo-philosophique revient à la charge. Pouvons-nous restituer le *sens* authentique de ces fragments « obscurs », de ces explications « étranges » dont,

1. Ces derniers vers semblent contenir un écho d'Empédocle (DIELS, B 3) et d'Héraclite (DIELS, B 92) dont la « Sibylle » est alléguée précisément par Plutarque à propos de la « Pythie » (voir ci-après).

avec notre paternalisme *insensé* d'héritiers toisant à loisir leurs ancêtres, nous disons « qu'il ne faut pas sourire » parce qu'il faudrait y voir un « brouillon » de nos propres « réussites » ?

Tout d'abord, l'existence d'un sens est indépendante de la valeur ou de l'emploi de ce sens[1] : en l'occurrence, et réciproquement, les formules mathématiques, qui n'ont pas de sens énonçable, ont une valeur scientifique et même, le cas échéant, pratique. Le « drame » des Présocratiques est d'avoir fondé à la fois les conditions de la logique rationnalisée (qui commence pour de bon avec l'aristotélisme) et celle d'une *autre* logique, que nous nommerons « simplement » ontologique ou métaphysique.

Et d'ailleurs, nous n'avons pas le choix. En tant que philosophes (professionnels ou non) nous ne pouvons *ni* renoncer à « savoir » ce que les Présocratiques « avaient dans la tête », *ni* négliger le sens « arraché » ou « ajouté » à leurs textes très vieux (ou très jeunes, car appartenant à « l'aurore » de la philosophie). Certes, commentaires et exégèses s'entrecroisent ici avec moins de fureur contenue qu'autour de certains modernes, mais enfin les arrière-pensées n'en sont pas absentes. Le *genus irritabile vatum* d'Horace admettrait une variante : *genus irritabile philosophorum.* Un ordre, un tri sont donc inévitables. Il est impossible de se vouloir seulement « objectif », dès lors que ce qui est en jeu, c'est la « recherche amoureuse » de la Sagesse.

Un nom, celui de Nietzsche, ne peut pas ne pas être aussitôt prononcé. Travaillant sur un matériel mal recueilli, projetant sur les fantômes qu'il éveillait la lueur de son propre tourment, avec une violence exemplaire parce que sans exemple, il s'est placé en outre au confluent de deux tendances adverses, celle de la *philosophie* entendue et répercutée « à coups de marteau », et celle d'une *philologie* compétente, mais pratiquée à une allure toute personnelle[2].

1. « Les mots n'ont pas de sens, ils n'ont que des emplois » (Pierre GUIRAUD, *la Sémantique*, P.U.F., Paris, 1964). Présenté de la sorte, le « paradoxe linguistique » est incorrect et impossible à admettre pour un philosophe.

2. Son ami OVERBECK disait que, lorsqu'il parlait des Grecs pendant ses années de professorat, « il semblait marcher sur la mer ». Cela vaut mieux en tout cas que de marcher à reculons, comme trop d'archéologues.

Bien que *La Naissance de la Philosophie* relève encore du fracas wagnérien qui marqua sa jeunesse, et de sa candide admiration pour Schopenhauer, l'intérêt qu'il y montre pour toutes les facettes de la pensée présocratique ne cessera plus de l'habiter. L'ébranlement qui en a résulté parmi les caravanes des « chameaux de la culture », aura eu beau se dissiper, j'invite le lecteur à se reporter à cet ouvrage, d'autant plus éveillant qu'il est fréquemment « erroné ».

Un autre nom ne peut pas ne pas être prononcé, c'est celui de Heidegger (ceci indépendamment des réserves que l'on est en droit de faire sur sa *personnalité*). Il y a des objections graves à élever contre son système d'étymologies hasardeuses, contre son « kantisme » reforgé de toutes pièces, contre la prise qu'il offre aux pires divagations « planétaires ». On peut s'irriter devant ce ressassement, devant cet aveu longtemps différé d'une incapacité radicale à fonder « l'Être » que l'on célèbre, même si ce ressassement n'est pas pire que les circonstances « déplaisantes » (ou bouffonnes : le quiproquo avec l'existentialisme parisien) qui ont entouré sa diffusion. Et les pieux commentaires de Jean Beaufret, parfois admirable *pour son propre compte*, ne peuvent masquer l'impuissance terminale impliquée dans la « biffure en croix » du nom de l'Être même.

Il n'en reste pas moins que Heidegger a déblayé le chemin qui mène (ou ramène) bien par-delà Kant, et même par-delà Hölderlin, à une véritable réinstauration métaphysique, laquelle ne peut commencer que par les Grecs, et par le commencement des Grecs. Nul n'a mieux dit ce qui se passe lorsqu'on se trompe sur la spécificité et le rôle des Présocratiques :

« Le commencement de la philosophie grecque fait alors — et c'est tout à fait conforme à l'idée que le sens commun se fait d'un commencement — l'impression de quelque chose de primitif, comme nous le disons encore d'après le latin. Les Grecs deviennent ainsi une espèce un peu améliorée de Hottentots, et par rapport à eux la science moderne est infiniment avancée [...]. Il faut remarquer que cette interprétation oublie qu'il s'agit de la philosophie, qui appartient aux rares grandes choses de l'homme. Or, tout ce qui est grand ne

peut commencer que grand. C'est même toujours son commencement qui est le plus grand. Ce qui commence petit, c'est seulement le petit, dont la grandeur douteuse consiste à tout rapetisser ; ce qui commence petit c'est la décadence [...]. Ce qui est grand commence grand, ne se maintient dans sa persistance que par un libre retour de la grandeur et, si c'est grand, finit aussi dans la grandeur. Il en est ainsi de la philosophie des Grecs. Elle a fini dans la grandeur, avec Aristote. »

Sans de tels propos la connaissance des Présocratiques serait encore réservée à quelques « spécialistes spécialisés ». Nous serions au demeurant, en France, particulièrement mal venus à nous en plaindre. Il n'existe toujours pas ici de *corpus* des textes anté-sophistiques (ni des textes orphiques, ni des textes gnostiques, d'ailleurs...). L'absence d'un matériel facile d'accès, même synthétique, rend la recherche aléatoire et longue, et écarte toute familiarité, fût-ce celle qu'eurent les Romantiques allemands avec des textes tronqués et de seconde main.

Car tous ces penseurs « ne nous sont connus que sous forme de courts fragments, généralement des citations contenues dans les écrits d'auteurs plus tardifs. Ces rares textes authentiques sont complétés par des résumés, commentaires, discussions de philosophes ultérieurs, certains faisant même profession d'histoire de la philosophie à proprement parler. Mais les plus notables de ces histoires de la philosophie écrites dans l'Antiquité ne nous sont point parvenues, et nous sommes réduits à utiliser les auteurs de troisième ordre qui les ont pillées » (J.-F. Revel, *op. cit.*).

Ce tableau est à peine trop sombre : le plus fameux et le plus abondant des *doxographes* ou « collecteurs d'opinions » (agrémentées dans son cas de biographies souvent fantaisistes), Diogène Laërce, est le plus divertissant à lire, mais le plus suspect et parfois le plus inepte, sauf sur l'épicurisme auquel il adhérait personnellement[1]. Le disciple favori d'Aris-

1. Force est en outre de constater que l'unique traduction française disponible : *Vies des philosophes* par R. Genaille (Garnier, rééd. 1964), n'est pas recommandable.